Contes et Nouvelles

La Lampe d'Or

Depuis que la vicomtesse d'Argentat avait quitté le monde où sa radieuse beauté avait brillé de plus vif éclat, une lampe brûlait nuit et jour, suspendue par d'artistiques chaînettes d'or dans le boudoir de la défunte rempli toujours des mêmes bibelots qu'elle avait aimés et de parfums étranges de fleurs exotiques mourantes, s'étiolant dans la pénombre mystérieuse qu'on eut dit d'un sanctuaire ou encore d'un tombeau où plane le solennel silence de la mort.

Et il venait tous les jours, le pauvre vicomte au cœur vide, car celle qui n'était plus, il l'avait adorée longtemps, il était resté des heures entières à ses pieds comme devant une madone dont on attend un doux regard, dont on guette un sourire avec une muette mais ardente supplication dans les yeux.

Il venait, là, dans le boudoir-sanctuaire, et, l'esprit toujours occupé d'elle, il songeait au passé déjà lointain, aux heures si brèves pendant lesquelles il écoutait la voix de la vicomtesse lui parler, lui raconter ces mille riens futiles dont la vie mondaine est toute faite et qui tiennent tant de place dans l'existence de nos parisiennes. Ah ! combien il se repentait maintenant de ne l'avoir pas eue, à lui, toute entière, toujours, et de n'avoir point rompu d'une façon absolue tout rapport avec le monde qui les obligeait à s'éloigner l'un de l'autre, elle pour aller retrouver des amies de pension, comme elle mariées et tenant salon ; lui, pour son club ou ses écuries dont la réputation faisait jaser les journaux de sport et les feuilles mondaines.

... Il venait là, matin et soir, affaissé sur un siège bas où l'adorée s'était assise maintes fois; et, la petite lampe d'or éclairait d'une lueur vague, tremblotante, le visage pâle du vicomte où se voyaient des rides, déjà, il n'allait plus à son club. A quoi bon montrer aux autres qu'il souffrait et la tristesse qui emplissait son âme ? Il était mort pour le monde, disait-on, même l'on ajoutait que sa raison avait été atteinte et que la mort avait fait coup double en frappant la vicomtesse d'Argentat... Il avait abandonné tout, pris de découragement et du dégoût des choses et des êtres. A peine paraissait-il au bois et encore buvait-il les allées fréquentées pour se donner davantage l'illusion de l'abandon. Et en sa cervelle d'où avaient jailli autrefois les idées folles, les caprices aussi bizarres que coûteux, et les rêves d'une joyeuse fantaisie bientôt réalisés, vint d'habiter plus maintenant que la hantise lugubre du suicide, le poursuivant sans trêve, dans l'espoir d'un apaisement complet de ses douleurs, ou encore de revoir, d'aller rejoindre, par-delà l'inconnu insondable, celle qui était partie la première et dont le départ lui avait été si à cœur qu'il y avait laissé un vide immense.

Quand on eût dit à la belle Andréa Melchior la triste fête du vicomte, et la persistance en lui du souvenir de l'adorée et ses agenouillements pieux devant tout ce qui restait de la défunte, parmi la diffuse et douce clarté de la lampe d'or, la superbe horizontale aux cheveux blonds, comme la crinière du roi des fauves eut un joli sourire dans ses yeux bleus et s'écria en portant au-dessus de sa tête une coupe de champagne toute pleine, parmi l'allurissement de ses petits amis de cour :

— Ah ! pardieu ! l'aventure est bizarre, mais je guérirai le vicomte, je le guérirai, ma parole !

Et elle prononça ces mots sur un ton plaisant qui n'en était pas moins sincère. Le vicomte d'Argentat ! Bonne affaire, si elle réussissait à l'attacher à son char de triomphe, à le ranger parmi les adorateurs de sa beauté, dont le nombre allait grandissant. Elle le savait riche, et, quand elle le vit jeune, joli garçon malgré cet air de profonde tristesse qui lui avait mis de la pâleur aux joues, elle conçut de suite le projet fou — qu'on lui avait dit irréalisable — de le rendre amoureux d'elle et de ses blonds cheveux...

... si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle se demanda alors comment elle s'y prendrait pour aborder le vicomte, de quelles coquetteries user, quelle toilette éblouissante ou simple employer pour se faire remarquer de lui, car voilà des lois et des fois qu'elle avait passé à côté de lui, inaperçue, et qu'il n'avait pas daigné jeter sur son allenge et ses deux alezans à la robe impeccable le lent mais bref regard du connaisseur et du sportmann ?

Ah ! pénétrer dans ce sanctuaire intime, au bras du vicomte, triomphante et superbe, le dompter avec un seul éclair de joie farouche dans les yeux ou un cristallin éclat de rire sur les lèvres, détruire en une seul fois, d'un coup brutal, cette adoration incroyable devant un souvenir déjà lointain, et pour un être qui n'était plus, éteindre elle-même d'un souffle rapide cette lampe d'or, afin de faire le boudoir obscur, d'une obscurité propice aux enlacements violents après la silencieuse envolée des jupes, du corset et de la chevelure, jetant dans les ténèbres comme des reflets d'une lueur métallique.

Mais le moyen, pour elle, d'arriver à ce rêve d'une réalité banale et d'une chose tant poétisée et si vulgaire pourtant.

Et alors la belle Andréa Melchior imagina en son esprit une effroyable aventure au bois, dans une allée déserte mais fréquentée du seul vicomte ; ses chevaux dirigés par sa main droite et ferme iraient donner sur le coupé de M. d'Argentat, et, au milieu de ce heurt et de ce bruit de chevaux, elle feindrait de perdre la tête ; un évanouissement prolongé après lequel elle se trouverait sûrement près du vicomte, soignée, choyée comme une enfant gâtée, avec toutes les précautions dont on entoure une convalescente; et, qui sait ? peut-être aimée d'un amour aussi profond que vite il était venu.

Elle avait juré de le guérir, elle avait donné sa parole et une femme comme elle devait la tenir.

En effet, ce qu'elle avait prévu et imaginé en son capricieuse cervelle arriva. Quand elle ouvrit les yeux, sortant de son évanouissement simulé — oh ! la maîtresse comédienne — ses premières paroles furent pour appeler le vicomte son sauveur, lui demander — la perfide — son nom et où elle se trouvait en ce moment, dans un appartement magnifique, meublé à la japonaise, mais où ses yeux ironiques n'aperçurent pas, hélas ! la fameuse lampe d'or.

M. d'Argenlat ignorait le nom de celle dont, inopinément, l'attelage avait heurté et renversé le sien, car l'étrangère évanouie, blessée, peut-être, ne portait sur elle aucune indication d'origine, ou de séjour — pas même un banal carton de satin ! Et bien à contre-cœur, après avoir fait appeler un docteur, il avait ordonné à son valet, Jean, de conduire la belle inconnue dans son propre hôtel, dans un des appartements réservés aux visiteurs et aux amis.

Elle y resta deux jours, mais au bout de ce temps, cependant si court, une intimité grande s'était établie entre le vicomte et elle.

Avec un sourire qui le troubla, elle refusa de lui dire qui elle était et jusqu'au moment où elle se trouva prête à partir, elle persista dans un mutisme dont la curiosité du vicomte se trouva vivement piquée.

Et c'est pourquoi, au moment où elle s'en allait, sans un mot, mais avec un sourire de pitié dédaigneuse, doucement il prit la main qu'elle lui tendait et la porta à ses lèvres tremblantes qui n'osaient balbutier les mots d'amour, les mots irréparables...

Elle fixa sur lui ses grands yeux bleus, attendant, encourageant même l'aveu muet qu'elle devinait, et alors, oubliant du passé, du culte juré à la morte, il murmura :

— Restez, je vous aime....

Elle se laissa tomber dans les bras qu'il lui tendait, éperdu, et emporter dans le mystérieux boudoir où vacillait la petite lumière de la lampe aux artistiques chaînettes d'or.

Il se réveilla, la tête lourde, la bouche encore chaude des baisers donnés et reçus, et il vit à côté de lui, en le désordre de la chambrette, la superbe créature qui dormait d'un sommeil de fauvesse épuisée et lasse.... Et la lampe d'or avait éclairé cela !

Il se souvint de celle qui n'était plus, dont les moindres objets lui rappelaient maintenant le souvenir vivant.

Et il fut écœuré de ce qu'il venait de faire, et des serments trahis..., et une vision soudaine lui montra la défunte, le poursuivant d'un doux et triste regard, lui reprochant sa honte, sa défaillance et sa lâcheté.

Alors, d'un secrétaire à sa portée, il sortit deux objets : un portefeuille bourré de billets de banque qu'il jeta d'un geste convulsif sur le lit où Andréa dormait encore, et une gaine de maroquin d'où il tira un mignon revolver tout armé, dont il se déchargea un coup dans la tête.

La superbe horizontale, réveillée en sursaut, put voir la lampe d'or vaciller et la flamme s'éteindre brusquement, laissant le boudoir dans une ombre épaisse et tragique.

André DE REGIS.

Gare la bombe ! s'épouvanta l'agent

C'ETAIT UN POT DE CHAMBRE !

A Vichy, l'autre soir, l'agent Chapon était de garde au commissariat. Il s'absenta quelques instants pour aller chercher du charbon. Lorsqu'il revint, il trouva à la porte du commissariat un objet rond enveloppé dans du papier, qui lui parut suspect. Aussi, s'adressa-t-il au concierge de la Mairie et lui cria :

« On veut faire sauter le commissariat, il y a une bombe devant le poste ! » et il détala à distance.

Le concierge ouvrit le paquet. En fait de bombe, il s'agissait d'un pot de chambre qu'un loustic avait déposé là.

Et naturellement rassuré, l'agent revint tranquillement reprendre sa garde nocturne.

Un tramway passe la foudre tombe

UNE JEUNE FILLE EST TUEE

Une jeune fille, qui avait pris place à Bruxelles, dans le tramway à destination de Vilvorde, a été frappée par la foudre. Aucun autre voyageur ne fut atteint. On se précipita à son secours, mais tous les efforts pour la ranimer restèrent vains. La malheureuse avait été tuée sur le coup.

Dans un Congrès des Trades Unions

LA QUESTION CHARBONNIERE

Londres, 9 décembre. — Lors du Congrès des Trades-Unions qui eut lieu à Glasgow en septembre dernier, il fut décidé de convoquer un Congrès extraordinaire dont la mission consisterait à étudier les mesures à prendre dans le cas où le Gouvernement aurait refusé de faire droit aux revendications travaillistes. M. Thomas prenant la parole aujourd'hui, a déclaré : Les mesures prises par le Gouvernement, en ce qui concerne l'industrie charbonnière, ont arrêté les mineurs, déconcerté les propriétaires, et frappé le public de stupéfaction. Quant à nous nous tenons à l'écart des intérêts particuliers et de l'esprit de jalousie. Nous ne proposons des dispositions afin d'établir le contrôle de l'Etat sur les richesses minérales de telle façon que l'intérêt de quelques privilégiés soit subordonné au bien général de la multitude.

Allo ! Causez avec la Belgique

ON LE PEUT MAINTENANT

Paris, 9 décembre. — Les communications téléphoniques antérieurement admises avec la Belgique pourront s'échanger de nouveau librement à partir du 10 décembre courant.

LA GRÈVE A BORD DU "GARONNA"

Bordeaux, 9 décembre. — L'équipage du « Garonna » ayant refusé d'accepter le chef mécanicien que la Compagnie leur impose, le paquebot, à destination de Plata, et ayant 200 passagers à bord, se trouve en souffrance à Bordeaux depuis samedi, date à laquelle il devait partir.

AUX CONSEILS DE GUERRE

Les mauvais maires sont remis en liberté

CELUI D'HAUTMONT DONNE 10.000 FRANCS ET S'EN VA

Fidèle Haussy, qui pendant l'occupation exerça les fonctions de maire de la ville d'Hautmont, arrêté le 12 novembre, sous l'inculpation de dénonciation et de détournements commis au préjudice du Ravitaillement communal, vient d'être mis en liberté provisoire, sous caution de 10.000 francs.

CELUI DE CATILLON ATTEND

Dans le courant de la journée d'hier, le maire de Catillon, Dambrine, a été confronté avec son adjoint Pamart. On annonce qu'une mise en liberté provisoire sera sous peu ordonnée dans cette affaire.

On note ce que dit l'espion de la "Dame blonde"

IL S'ACCUSE LUI-MEME

Lundi matin, le capitaine Varnier, substitut près le 1er conseil de guerre, a entendu longuement Blanquart, de Lille, l'espion de la « dame blonde », sur le fonctionnement du centre d'espionnage d'Anvers, et les motifs qui l'avaient amené à entrer en relations avec cette agence boche.

Blanquart, qui est assez âgé, était parti à Anvers, dans l'intention de se rendre en France libre, mais selon ses dires, arrivé dans cette ville, il se vit pisté avec insistance par un individu qui finit par l'accoster, et, au cours d'une conversation qu'il lui tint, finit par lui faire part de son intention arrêtée de parlir également pour la France. Après échange mutuel de confidences, l'étranger, qui n'était qu'un boche, conduisit son « nouvel ami », dans un lieu désert où une auto vint les cueillir et les conduisit auprès de la fameuse « dame blonde ». Que se passa-t-il alors ? On ne le sait pas précisément, toujours est-il que la «dame blonde» demanda à Blanquart s'il voulait se charger d'une mission qui, en cas de réussite, serait largement récompensée.

Débarqué à Calais, il n'aurait qu'à se mettre en relations avec des soldats et officiers français, et leur payer à boire, et s'efforcer par tous les moyens d'obtenir des renseignements sur les mouvements du port et les troupes de passage dans la ville. Blanquart reconnaît avoir accepté la mission dans le but unique, dit-il, de pouvoir passer en France, mais avec la ferme intention de ne pas l'exécuter.

Or, contrairement à ce qu'il avance, c'est à Calais précisément qu'il fut arrêté, alors que, questionnant certains militaires, il éveilla les soupçons de la police par son attitude qui parut plus que suspecte.

C'est donc un fait avéré que la mission dont il avait été chargé était en voie d'exécution.

Blanquart, d'autre part, nie avoir reçu aucun subside de la « dame blonde ». L'instruction, habilement menée par le capitaine Varnier, se poursuit activement.

Une dénonciatrice relâchée

Le 3me conseil de guerre a ordonné la mise en liberté provisoire de Sanders Jeanne, de Wâttignies, accusée d'avoir dénoncé un de ses compatriotes, motivant la condamnation de celui-ci à un an de prison.

Mauvaise française mauvaise mère

MELODRAMATIQUEMENT, ELLE ABANDONNA SES ENFANTS

Hier matin, le 3me conseil de guerre de Lille examinait les faits d'intelligences avec l'ennemi reprochés à la femme Degasse, née Poupaerts, qui, du cours de l'occupation, vint s'installer à Tourcoing, comme réfugiée de Quesnoy-sur-Deûle.

Mauvaise Française, — après avoir fait connaissance d'un gendarme boche, elle demanda, par l'intermédiaire de cet ami de circonstance, à travailler à la fabrication d'obus, et n'eut même pas la pudeur de masquer son contentement à la pensée que son travail se retournait contre nos braves défenseurs.

Mauvaise mère, — laissée en liberté provisoire en raison de sa situation familiale, elle se présenta devant ses juges, escortée d'un jeune garçon de 13 ans, et d'une fillette de 11 ans, à qui elle aurait pu éviter cette honte de venir plaider une mauvaise cause.

Cet expédient mélodramatique de dernière heure, dont la prévenue n'usait pas, d'ailleurs, pour la première fois, devait laisser ses juges impitoyables. Après réquisitoire de M. le lieutenant Deluzarieux, faisant fonctions de commissaire du Gouvernement, la femme Degasse fut condamnée à deux années d'emprisonnement.

« Puisque vous m'enfermez, dit-elle, arrangez-vous avec les mioches », et elle laissa les deux enfants tandis qu'on l'emmenait en prison.

Les enfants seront confiés à l'Assistance publique.

Le Juge de Paix n'était pas coupable

LES JUGES L'ONT ACQUITTE

Une délicate affaire était soumise mer au 1er conseil de guerre de la 1re région.

M. Loos Martin, l'honorable juge de paix du Canton nord de Douai, avait à répondre de deux chefs d'accusation constituant le crime d'intelligences avec l'ennemi :

1. Pendant l'occupation, il aurait recommandé à deux femmes, MMmes Dujardin, la mère, et la fille, de dénoncer aux autorités boches trois poilus cachés dans Douai ;

2. Il se serait efforcé d'empêcher le rapatriement d'un de ses concitoyens, M. Harpignies.

M. Loos, qui, à Carvin, avait laissé le souvenir d'un magistrat intègre, se comptait à Douai, avant la guerre, que des amis. Pendant l'occupation, sa connaissance de la langue allemande le désigna tout particulièrement pour remplir, auprès de la Kommandantur, et sur la demande même de ses chefs hiérarchiques du Parquet, les fonctions d'interprète, et d'intermédiaire, le cas échéant, entre l'autorité boche et l'administration française.

Nombreux furent ses concitoyens, membres du Conseil de la cité, magistrats de la Cour, et du Tribunal de 1re instance, commerçants, industriels et ouvriers, qui, spontanément, rendirent hommage à son patriotisme, dont le principal résultat fut d'empêcher le pillage de la ville de Douai.

A l'instruction, la prévention chancelait ; la preuve de la culpabilité n'était pas faite ; le rapporteur conclurait à un non-lieu. Mais, M. Loos était magistrat de l'ordre judiciaire ; accusé publiquement du crime d'intelligences avec l'ennemi, il devait se justifier pleinement.

A l'audience, l'affaire ne changea pas de physionomie ; les témoins à charge maintinrent leur déposition ; ceux cités par la défense, parmi lesquels figuraient MM. Lefrançois, Fieffé, Cauwès, magistrats de la Cour, rendirent hommage à l'attitude loyale et énergique de M. Loos à l'encontre des autorités allemandes.

Notre ami, Léon Escoffier, nouveau député du Nord, était là pour situer chaque chose à sa place, redresser certaines erreurs. Avec son autorité et son talent, malgré le réquisitoire de M. le commandant Muchart-Grammont, commissaire du Gouvernement, M. Loos, bon Français, qui n'a pas démérité, sortit de l'audience la tête haute, après un jugement d'acquittement.

France, Patrie chérie

« NOUS SOMMES TOUS A ELLE », DISENT LES ALSACIENS-LORRAINS

Strasbourg, 9 décembre. — Toute la presse d'Alsace consacre à la séance d'hier de la Chambre, des commentaires reconnaissant que toute la population est d'accord avec la représentation alsacienne au sujet des termes de la déclaration lue par un député Alsacien.

Le « Journal » et la « République » publient le document historique en deux langues. Le « Nouveau Journal » écrit : « M. François a parlé au nom des Alsaciens-Lorrains sans en excepter aucun ».

Le journal « Alsace-Lorraine » dit que la journée du 8 décembre marquera le triomphe du droit sur la force. « Nos représentants ont, par la bouche de l'un d'entre eux, affirmé leur joie de se retrouver au foyer national ».

Le Parti radical, dans une séance plénière, a voté une motion disant que ses adhérents se joignent de cœur à la déclaration solennelle d'Alsace-Lorraine, célébrant leur joie d'être enfin délivrés et leur attachement indéfectible à la France, leur Patrie chérie.

La participation de l'Allemagne à la reconstitution des pays dévastés

Francfort, 9 décembre. — Il vient d'être créé à Cologne un bureau central d'approvisionnement des territoires de l'Est.

Cette institution, qui va fusionner le commerce et l'industrie des usines de la Sarre et du Rhin, a pour but d'aider à la reconstitution du territoire en formant aux grosses maisons tous les matériaux nécessaires.

Le Bureau central d'approvisionnement entrera également en relation avec les firmes commerciales des Pays de l'Entente. 32.000 maisons ont déjà donné leur adhésion.

Si une firme, pour une raison quelconque, se trouve dans l'impossibilité d'exécuter les commandes qui lui sont faites, le Bureau central en sera prévenu immédiatement, afin qu'on puisse passer la commande à une autre maison.

Le dernier record

UN PONT REMPLACE EN 40 MINUTES

Londres, 9 décembre. — On signale que le vieux pont en fer jetté qui donnait passage près de Nottingham, a une double voie terrée vient d'être remplacé, dans le court espace de quarante minutes, par un pont en acier de construction toute nouvelle. C'est à l'aide de deux puissantes grues à vapeur que le pont fut déchargé et mis en place, en présence d'une foule énorme.

C'est certainement un record de vitesse qui vient d'être battu.

Les Boches jugés par les Boches !

NON, MAIS ALORS ?

Berlin, 9 décembre. — Samedi sont arrivés à Berlin 16 officiers de l'Entente qualifiés simplement comme attachés aux différentes missions militaires alliées en Allemagne.

Toutefois, le « Berliner Tageblatt » croit pouvoir affirmer qu'il s'agit de la commission chargée de réclamer l'extradition des officiers, des soldats et des hommes politiques responsables des atrocités commises par l'armée allemande et les autorités civiles pendant la guerre.

D'après le « Lokal Anzeiger », M. Von Lersner a reçu l'ordre de proposer que les officiers réclamés par l'Entente soient traduits devant un tribunal qui fonctionnera en Allemagne et qui présentera toutes les garanties réclamées par les alliés.

Le nouveau Ministère Espagnol

Madrid, 9 décembre. — M. Dato a accepté de former le cabinet.

UN VIEILLARD A ÉTÉ ÉGORGÉ à Capelle

Au Crémenouck, un petit hameau de Capelle, un vieillard qui vivait seul, M. Charles Demester, 68 ans, a été trouvé assassiné.

Le malheureux avait été tué à coups de couteau. Il avait la gorge ouverte.

Ce qu'les assassins ont fouillé la maison. On a retrouvé la sacoche de la victime : elle ne contenait que quelques bons de charbon, mais pas d'argent.

Le Parquet est sur les lieux.

LES ELECTIONS CANTONALES

LILLE Sud-Ouest

Marcel DUJARDIN

C'est un militant sûr qu'Esquermes, Wazemmes et Canteleu vont envoyer siéger au Conseil d'Arrondissement. M. le docteur Douvrin, avant que les électeurs ne vous renvoient à vos prières, laissez-nous vous dire que vous ne pouvez être mieux remplacé.

L'homme que le Parti a désigné pour le représenter aux élections cantonales dans le canton sud-ouest est, au début de la quarantaine. C'est à Lille qu'il est né, le 25 septembre 1878.

POUR LE DROIT DU PEUPLE

A 16 ans, il entre au Parti Socialiste. C'est au Comité St-Sauveur qu'il adhère. Assidûment, rue de la Victoire, « A la Liberté », il suit les réunions du groupe. A peine inscrit, il forme une association de jeunes.

Malgré son jeune âge, activement il participe en 1895 à l'élection de Ghesquière; contre Pierre Legrand, en 1896 à la conquête de l'Hôtel-de-Ville. Ce bleu parmi les rouges a tôt fait de prendre sa place de combat.

Il suit Ghesquière dans sa campagne de défrichement de l'arrondissement de Lille. A ses côtés, il est blessé dans le guet-apens de Wahâgnies. En 1897, il escorte Samson dans la 5me circonscription, candidat contre M. Delaune. A Camphin-en-Carembault, il porte des bulletins. Le soir, de retour à Seclin, des cléricaux le rouèrent de coups.

Depuis 18 ans, secrétaire du Comité d'Esquermes, de longues années membre de la Commission administrative de la Section Lilloise, aujourd'hui encore il détient ce mandat et assume le secrétariat du Comité Henri Ghesquière, où s'unirent les militants des Comités d'Esquermes et de Wazemmes.

Président du Comité du Monument Henri Ghesquière, le dernier Congrès de la Fédération du Nord l'a appelé aux hautes fonctions de membre du Comité Fédéral.

A LA POINTE DU COMBAT

Militant du Parti, Dujardin ne borne pas son activité à l'action socialiste. C'est sur tous les terrains qu'il lutte.

Laïque, il est membre de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole de la rue de Juliers. Anti-clérical, dans son quartier il assure l'organisation des convois civils. Aussi bien ce militant paie de sa personne. Aux voies de manifestation, il fut au premier rang de ceux qui se dressaient contre la cléricaille. Homme du peuple, il s'honore d'avoir été blessé lors de l'affaire Flamidien.

Coopérateur, il adhère à la Boulangerie « L'Union » et à la Brasserie « L'Avenir ». Aujourd'hui encore, il fait partie du Comité de propagande de cette forteresse de la Coopération.

Mais c'est surtout dans les Syndicats que Dujardin a su donner le plein de son effort. Dès son plus jeune âge, il adhère au Syndicat des Presseurs. En 1899, entre aux Services municipaux, la confiance de ses camarades l'appelle au poste de Secrétaire du Syndicat des Jardiniers qu'il représente au reste à la Commission Administrative de la Bourse du Travail. En 1908, la fusion faite des diverses organisations, les travailleurs municipaux lui confient les fonctions de Secrétaire-général qu'il assure encore aujourd'hui. Ses frères de travail savent les augmentations de salaires appréciables et les meilleures conditions de travail que son action habile sut arracher à l'Administration municipale. Pareillement, la classe ouvrière lilloise a su apprécier son zèle au Secrétariat-adjoint de la Bourse du Travail, où, aux côtés de Bondues, il lutte pour l'émancipation du Travail.

L'HOMME QU'IL FAUT

Si l'on ajoute que pendant la guerre il fut mobilisé au 13me d'artillerie d'abord, au 5me génie ensuite, on en aura dit assez pour montrer en Dujardin le militant sans peur et sans reproche.

Républicain laïque, à la pointe du combat dans les organisations socialistes, coopératives et syndicales, partout cet ouvrier d'élite lutte pour l'affranchissement du Travail et la libération des consciences. Dans tous les postes que lui ont confiés ses camarades, il s'est montré à la hauteur de sa tâche. Au Conseil d'Arrondissement, où le canton sud-ouest l'enverra dimanche, il saura faire son devoir.

Dujardin, ouvrier, battra M. Douvrin, médecin. A l'élu sortant clérical, le conseiller municipal socialiste fera mordre la poussière. Au nez de l'homme du Sacré-Cœur, le 14 décembre, lorsque Marianne aura claqué la porte, seuls les Frères Quatre-Bras, à l'Arbonnoise, verseront des larmes de crocodile.

CANTON DE CYSOING

Le Comité Cantonal, dans sa réunion du 5 décembre, a désigné comme candidats aux élections du 14 décembre, pour le Conseil général, le camarade VICTOOR Charles ; pour le Conseil d'arrondissement le camarade DUSSART Henri.

Nous comptons sur le concours des électeurs des 14 communes du canton pour assurer le triomphe de nos deux candidats.

Pour cette double bataille, le Parti réactionnaire et le Parti républicain ont fait une entente. M. Demesmay est seul candidat au Conseil général pour ces deux Partis.

Au Conseil d'Arrondissement le candidat sera un réactionnaire dont le nom n'est pas encore connu.

Nous demandons à nos camarades de veiller à ce qu'il n'y ait aucune abstention dimanche prochain.

C'est à cette condition que le Parti Socialiste triomphera de ses adversaires.

VICTOOR Charles, DUSSART Henri.

Le GUIDE MASSON *INDICATEUR des TRAINS*
COUVERTURE ROUGE, est toujours en vente partout
Le mieux informé et le plus complet. Contient les Rues de Lille, les Tramways. Prix des places rectifiés. Tarifs divers

LILLE

Médiocritas

La 2e brigade mobile, à depuis quelque temps une mauvaise Presse et il n'y a rien d'étonnant à cela.

En effet, pendant qu'elle enquête plus ou moins activement sur des vols plus ou moins importants ou des incendies, des assassins qu'elle n'a pu encore parvenir à découvrir, courent les grands chemins et menacent à chaque instant de renouveler leurs sanglants exploits.

Qui ne souvient des crimes, d'Halluin, de Sailly-lez-Lannoy, d'Hauboudin, de Lambersart, et plus récemment de celui de Cappelle, jusqu'à présent, demeurés impunis ?

Qui n'a encore en mémoire la scène de banditisme d'Ennevelin, au cours de laquelle, des hommes masqués — qui feussent toujours de leur liberté — tentèrent d'assassiner un coupé, à coups de barres de fer, pour le dévaliser ensuite ?

C'est qu'il ne suffit pas, pour constituer un limier, d'être « l'exclusion de toute autre qualité, un beau parleur s'exprimant avec aisance et faconde. Il est aussi nécessaire de savoir formuler, in petio, d'adroites déductions, d'examiner certains problèmes sous toutes leurs faces, d'avoir de la patience et aussi... de la discrétion. Hélas, trois fois hélas !.. Sherlock Holmes est mort et il ne semble regrettable que ces messieurs de la deuxième brigade mobile aient recueillie une bien grosse part de son héritage.

PEDIBUS.

Nous ne manquons pas de farine

C'est la Préfecture qui nous l'affirme. Il y a lieu paraît-il de nous rassurer pleinement, et le « pétrin » de nos « mitrons » ne désemplira pas de sitôt.

Allons, tant mieux !... Et nous sommes très heureux de nous entendre dire que toutes les précautions sont prises pour assurer le ravitaillement en farine de la population. Il y a paraît-il, pour huit jours pleins, de farine à Lille. En outre, on nous promet des arrivages venant des ports de Calais et d'Anvers, qui viendront renforcer ceux de Dunkerque.

Comme on le voit, il n'y a pas lieu de s'alarmer pour le moment.

Les Votes des Réfugiés

ILS ARRIVENT DE PARTOUT

Dans le courant de la journée de lundi la Mairie a reçu 2 plis contenant des votes de réfugiés. L'un de ces plis venait de Paris et l'autre des Alpes-Maritimes.

Hier 5 nouveaux plis sont arrivés dont quatre venant de la Préfecture du Nord et le cinquième de Cambo-les-Bains (Basses-Pyrénées).

On évalue à une centaine le nombre des votes parvenus jusqu'à ce jour. Ces plis ont été enfermés dans l'urne destinée à recevoir les votes des réfugiés, hier matin à 10 h. 55 en présence de MM. Lemoine, commissaire de police, Delaque, chef du bureau des élections, Picot, sous chef au même bureau, Devos et Boulle.

Le danger des ruines

UN ENFANT BLESSE GRAVEMENT

Mardi vers midi, plusieurs enfants jouaient dans les ruines des maisons de la rue des Augustins. L'un de ceux-ci, la petite Germaine Morel 12 ans, demeurant 8 ter, rue Lollin, fit une chute. Elle tomba si malheureusement qu'un clou de bouleau lui blessa, lui trancha une partie du genou gauche.

Le docteur Delannoy fit admettre d'urgence la pauvre petite à l'hôpital St-Sauveur.

AU PARQUET

L'AFFAIRE DE DETOURNEMENT D'HAUBOURDIN

Une nouvelle plainte a été déposé au Parquet contre le jeune Boulère, arrêté sous l'inculpation de détournements au préjudice de la commune d'Haubourdin. C'est le cas de M. Gladieu, habitant cette ville, qui, étant avant la guerre établir son dossier de dommages de guerre.

Baudero y consentit moyennant une rétribution de 48 francs, qui lui fut versée.

Or, depuis ce versement M. Gladieu n'entendit plus parler de rien. Il réclama à la famille de l'inculpé, qui s'en passera du l'argent qu'il avait versé à ce sujet, mais on l'envoya promener.

C'est ce qui le détermina à s'adresser au Parquet.

UN VIOLENT

On a amené hier au Palais de Justice l'ouvrier teinturier, Alexis Derack, 21 ans, demeurant à Roubaix. C'est individu qui a été écroué est inculpé d'avoir endommagé, brisé des vitres chez M. Bourgeois, cabaretier, rue de l'Epeule, également à Roubaix.

Coups de tampon

RUE D'ARTOIS

A l'angle des rue d'Artois et Barthélémy Dépelpaul, hier matin, à 7 heures et demie, une auto conduite par le soldat Camille Julien, du 509e régiment d'artillerie d'assaut, a grièfié d'un solide coup de tampon à l'arrière un camion-auto des H. 4, piloté par le chauffeur Van Andenaerde, 6, rue Danton.

Cette fois ce fut le tamponneur qui seul, subit des dégâts et demeura en panne.

Chacun son tour n'est-ce pas ?

PLACE DU THEATRE

Vers 5 heures du soir, une auto conduite par M. Julien Ransôn, domicilié à Croix, à, place du Théâtre, heurta le chariot de M. Achille Declercq, commerçant, à Annœuillin, ce dernier projeté sur la chaussée par suite du choc, fut assez sérieusement contusionné à la tête et dut recevoir des soins dans une pharmacie.

RUE DE GAND

En passant vers 1 heure de l'après-midi, rue de Gand, la voiture de M. Huque, charretier, à Tourcoing, accrocha la bataclieuse que remorquait M. Gustave Tissert, demeurant, 3, rue du Raisinet.

Sous la violente du choc, la charrette projetée contre la façade de la mercerie Marotte, 11, dite rue, y brisa une glace. Pas d'accidents de personne.

FUNERAILLES CIVILES

Les funérailles civiles de Kléber Vermander, décédé à l'âge de 17 ans, fils de notre camarade Vermander, auront lieu mercredi 10 décembre à 2 h. 1/2. Réunion à la maison mortuaire, 119, rue d'Arras.

FEUILLETON DU « REVEIL DU NORD » N° 48

Les Mystères de New-York

GRAND ROMAN-CINÉMA AMÉRICAIN

ADAPTE PAR

PIERRE DECOURCELLE

— C'est on ne peut plus facile... Si vous voulez prendre la peine de venir par ici...

D'un geste, il désignait la pièce où s'était dissimulé l'homme au mouchoir rouge.

Elaine fit un pas en avant...

A ce moment, la porte vers laquelle elle se dirigeait s'ouvrit brusquement et le sinistre personnage apparut.

Elle se retourna, voulant s'enfuir.

Les bras robustes de son implacable ennemi la saisirent, et la forcèrent brutalement à s'asseoir sur une chaise, à côté de la cheminée.

— Ah ! s'écria-t-elle, en regardant tour à tour le soi-disant prêtre et la fausse veuve, c'était un piège !..

— Et joliment tendu, hein ? ma petite, ricana cette dernière, poussant un éclat de rire sarcastique. Car vous y avez donné tête baissée. Je n'éprouve aucun scrupule maintenant à reconnaître que votre papa n'a jamais été infidèle à la mémoire vénérée de madame votre mère. Et vous pouvez, en bonne fille que vous êtes, lui conserver votre amour et votre respect. Il nous fallait un bon prétexte pour vous amener ici... Avouez que nous ne pouvions pas en trouver de meilleur...

— Cela suffit ! fit de sa voix tranchante le chef de la bande, interrompant brusquement ce verbiage. Je n'ai plus besoin de vous, et vous pouvez vous retirer, avec votre moutard. Vous passerez ce soir, toucher la prime qui vous est due... Allez...

Sans répliquer, la dame en noir esquissa une humble révérence, et s'éclipsa, entraînant son fils, par la porte que venait d'entr'ouvrir l'autre malfaiteur.

L'homme au mouchoir rouge s'était retourné du côté d'Elaine, et ricanait sardoniquement.

— Cette fois, ma belle, je crois que nous vous tenons bien ; mais calmez vos alarmes, vous ne serez pas longtemps seule. D'ici un petit quart d'heure, je peux vous promettre que votre excellent ami, M. Justin Larel, sera venu vous rejoindre...

Elaine se rejeta en arrière sur son siège, en poussant un cri d'horreur, devant la menace du bandit.

— Et quand cette intéressante réunion aura eu lieu, conclut celui-ci, en ricanant toujours, j'espère que j'en aurai fini pour jamais avec cette obsédante poursuite dont l'acharnement commence à m'agacer.

Le célèbre détective, auquel le chef de « la Main qui étreint » venait de faire allusion, était, nous l'avons vu, sorti de sa demeure, accompagné de Jameson et de la jolie personne qui avait imploré ses services avec une si pressante insistance.

La course était assez longue, de Chatham Square à Hazlehurst ; elle ne parut cependant pas telle aux deux hommes, grâce à la conversation piquante et animée de leur compagne.

Tandis que l'auto roulait à travers la campagne, de temps en temps, la main de la jeune femme s'égarait à la dérobée, du côté de celle de Justin, qu'elle pressait doucement, avec une reconnaissance émue.

En Français, qui connaît ses devoir envers une femme, celui-ci rendait naturellement pression pour pression ; mais, à ces moments-là, son pied s'appuyait significativement sur celui de Walter, placé en face de lui, avertissement muet, mais expressif, pour rappeler au jeune homme que, pas plus à cette minute que précédemment, son patron n'était la dupe de la séduisante personne à laquelle il paraissait si ardemment s'intéresser.

L'automobile s'arrêta enfin devant une sorte de villa coquette et de bonne apparence.

— Ah ! observa Clarel en l'examinant, vous occupez toute la maison ?

— Oui, répondit la dame, c'est plus commode, et mon fiancé a tenu à ce que j'eusse toutes mes aises.

— C'est certainement très agréable, mais c'est aussi quelque peu dangereux, et les cambrioleurs s'aventurent plus aisément dans les demeures isolées qu'ailleurs... Je suis moins surpris qu'ils se soient attaqués à vos bijoux.

— Heureusement, ils vont avoir affaire à forte partie, et grâce à vous, je suis certaine de les retrouver...

Tout en parlant, la jeune femme, montrant le chemin à ses deux nouveaux amis, les introduisit dans un petit parloir, meublé avec goût. De lourdes portières retombaient sur la porte par laquelle ils entrèrent, ainsi que sur une autre porte, au fond, et sur la vaste fenêtre qui s'ouvrait sur la campagne.

— Vous allez vous asseoir une minute !.. dit aimablement la maîtresse de maison... Je vais faire préparer du thé, et ôter mon manteau et mon chapeau... Vraiment, après une pareille course, je me sens brisée.

Un signe d'assentiment lui répondit, et elle se dirigea vers le fond.

Sa main souleva la portière, mais au lieu de disparaître, elle s'effaça.

La porte devant laquelle elle s'était arrêtée venait de s'ouvrir, livrant passage à trois hommes, qui tenaient chacun un revolver braqué sur les visiteurs.

Ceux-ci se retournèrent hâtivement du côté du vestibule.

Par cette issue, trois autres hommes, armés de la même manière, venaient de faire irruption